

pétitive qui fait que, nécessairement, il y a un-e gagnant-e et un-e perdant-e.

Certains voient aussi les stades comme des lieux populaires, donc des espaces de politisation.

Si l'on prend les stades européens, la politisation est massivement fasciste, raciste et antisémite. Il ne s'agit pas simplement de quelques excités. Les gens vont au stade pour voir des joueurs se battre. À Rome, le club de la Lazio est ouvertement fasciste. Tous les supporters tendent le bras. Aux Pays-Bas, il y a un club où les fans antisémites imitent en sifflant le bruit du gaz. La violence de la compétition génère nécessairement de la violence dans les stades. D'autant que les enjeux financiers accroissent cette violence : « Il faut absolument gagner ». Cet impératif, lié aux cadences infernales, conduit au dopage et aux manipulations génétiques. Récemment, je suis allé voir un match à Marseille, pendant deux heures, 40 000 personnes ont crié « enculés », « mort à ceci ou cela ». Les arbitres se font protéger, il y a des CRS partout. C'est ça le sport : l'état de siège et la massification populiste.

Comment des militant-es peuvent-ils oublier que le sport a un effet politique massif de diversion, d'illusion et d'abrutissement de la classe ouvrière ? C'est une manière de redoubler l'aliénation capitaliste. La question est en effet de savoir si un but peut être « prolétarien » ? Non, car les règlements sont les mêmes sur toute la planète. C'est la force de la bourgeoisie que d'avoir réussi à imposer un cadre institutionnel homogène et contraignant. La mondialisation de la pensée unique se fait déjà à travers l'unification réglementaire du sport, quand les gens acceptent le même cadre de fonctionnement et de comportement.

Tout le monde n'a pas l'image négative que tu as du sport ?

Des intellectuel-le-s de gauche disent : « Le foot, c'est la passion, la vibration ». Mais de quel foot parlent-ils ? Les grandes équipes engagent des mercenaires et sont dirigées par des personnages semi-mafieux. Des clubs français, dont le PSG et l'OM, sont mis en examen pour des histoires de fausses factures, de détournements, de transferts douteux, etc. La corruption gangrène le football professionnel, des arbitres sont mis en examen pour fraude, beaucoup de matchs sont truqués à travers des mafias qui organisent des paris clandestins, etc. Les supporters les savent mais ne veulent pas briser le rêve. C'est très exactement ce qu'on appelle l'aliénation. Ce qui m'intéresse, c'est la critique du sport tel qu'il est. Marx explique très bien que l'aliénation, l'opium du peuple, consiste à idéaliser une fausse réalité. Ce qu'Engels appellera par la suite la fausse conscience : la conscience d'un monde qui n'existe pas et qui fait croire mensongèrement que le football, c'est du jeu, la liberté, la culture...

Pour les sportifs et sportives professionnel-le-s soumis-es à des cadences d'entraînement démentielles, c'est du stress, du travail à la chaîne. Une nageuse passe sept à huit heures par jour dans l'eau, plus la musculation. Je voudrais savoir en quoi ce matraquage physique est émancipateur. Les footballeurs sont eux aussi robotisés. Il est très difficile cependant de critiquer le mythe sportif. L'ethnologie montre que celui qui critique les mythes est banni, car ceux-ci permettent de renforcer la cohésion de la société.

Des sociologues parlent de cette ferveur populaire comme d'une passion.

Bien sûr. Mais le problème est le contenu politique ou culturel de la passion. La passion peut aussi être la des-

truction, le meurtre, la haine... Par quoi les supporteurs sont-ils émus? La haine de l'autre: «On va te tuer», «va te faire foutre», «on va te foutre une pâtée», hurlent-ils. Les sociologues d'État minimisent la violence. Ils expliquent que c'est la rage de paraître, la recherche d'identité, la méritocratie démocratique et autres slogans mystificateurs... Si la démocratie est dans les stades, alors, en effet, nous n'avons pas la même conception de la démocratie. Ils n'arrivent pas à comprendre que la seule logique des supporteurs est l'affrontement verbal ou physique.

Le problème de nombreux sociologues est qu'ils sont passionnés par leur propre passion. Ils s'identifient aux supporteurs. Ils devraient pourtant prendre de la distance par rapport à leur objet de recherche et ne pas y adhérer de manière gluante. Les passions troublent le regard et engendrent souvent le pire. Les violences conjugales ou racistes sont, elles aussi, passionnelles. La passion en soi n'est pas un critère. Il faut critiquer son contenu, qui peut être soit progressiste, soit réactionnaire.

Dans son livre *Halte aux jeux*¹, Albert Jacquard propose de faire une quatrième marche au podium. Qu'en penses-tu ?

Comme beaucoup d'universitaires, Jacquard n'a pas compris que la logique du sport est triple.

1. Soit tu te bats contre toi-même et tu essayes de te dépasser. On sait comment ça se termine: par exemple, les alpinistes finissent par dévisser à force d'aller «au-delà d'eux-mêmes».
2. Soit tu te bats contre un-e adversaire, par chronomètres interposés et, effectivement, c'est la logique capitaliste de la mesure, de la marchandisation: le champion est celui qui réalise la meilleure performance.
3. Enfin, soit tu te bats contre d'autres adversaires par le

biais d'un jugement ou d'une évaluation, comme au patinage artistique ou en gymnastique. Un classement est établi. C'est le but de tous les sports: classer les gens, la sérialisation, comme disait Sartre. C'est un modèle de société abominable basée sur la discrimination physique. Tu élimines les femmes «inférieures» aux hommes, les handicapés «inférieurs» aux normaux, les jeunes ou les vieillards «inférieurs» aux adultes...

Dans ce sens, l'apparition des sports extrêmes est liée à une évolution de la société.

Au début des années quatre-vingt se sont développés le parachutisme extrême, le ski extrême, l'alpinisme extrême, etc. L'idée était de dépasser les limites naturelles. On a ainsi essayé de gravir tous les sommets de l'Himalaya en hiver en face nord sans oxygène ou, avec le *base jump*, de déployer le parachute le plus près du sol avec des blessés graves et des morts... Dépasser sans cesse les limites, aller de plus en plus loin. Ce qui est au final une tentative suicidaire. Ces pratiques se développent aussi aux Jeux olympiques d'hiver. Des compétitions ont pour objectif de réaliser des acrobaties en ski, ce qui entraîne des fractures et autres traumatismes. Mais aujourd'hui, ce sont toutes les pratiques sportives qui sont extrêmes: dans la violence, dans l'affrontement. Plus vite, plus haut, plus fort: *Citius, altius, fortius*. C'est la devise des Jeux olympiques. Toute l'idéologie du livre des records induit une pratique extrême. L'idée est d'affronter sa propre mort, car la limite extrême est la mort. Et on peut relier cela à la société actuelle, qui valorise le risque mortifère. Les entreprises proposent ainsi de faire des stages de type Rambo. Face à une société gangrenée par le métro-boulot-dodo, on nous propose alors une société dominée par les aventuriers, des «battants» et des «winners».

Depuis quand la critique du sport existe-t-elle ?

J'ai été parmi les instigateurs de ce mouvement de critique du sport apparu en France en Mai 68. En Allemagne, des militant-e-s d'extrême gauche avaient aussi expliqué que le sport est une sorte d'exacerbation de la marchandisation. Les philosophes de l'école de Francfort avaient soutenu que le capitalisme produit des modes de comportement compétitifs, dont le sport est le modèle paradigmatique. En septembre 68, on a sorti un numéro spécial de la revue *Partisans* : « Sport, culture et répression ». On expliquait que le sport est une structure politique d'encadrement des masses, et notamment de la jeunesse, un moyen de contrôle social que le fascisme a porté à son comble. On s'est heurté à la fois au parti communiste, qui défendait le sport dit socialiste, et à la bourgeoisie gaulliste, qui souhaitait produire des champions. Pour nous, l'école devait permettre l'épanouissement physique, pas la production de champion-ne-s. La critique du sport, qui apparaissait comme une critique marginale ou un « front secondaire », a été transversalisée sur tous les champs. C'est pourquoi la critique du sport a toujours été liée à la critique de la civilisation capitaliste.

Aujourd'hui, le capital est sportif et le sport capitaliste. Tu prends la publicité, l'entreprise, les médias, à tous les niveaux, le sport est devenu une espèce de modèle idéal, avec l'injonction permanente : soyez sportif ! C'est pourquoi le sport est une chose très sérieuse qui ne doit pas être laissée au monde sportif. Le sport est une superstructure idéologique, pour parler comme Marx, qui a pour fonction de reproduire les rapports de production, de conformer les gens à la compétition du tous contre tous, la servilité, l'aliénation et l'acclamation des héros. Dans le cadre de la mondialisation des échanges, les pays africains fournissent de gros contingents de jeunes

joueurs et joueuses. Pour un-e qui réussit, cent restent cependant sur le carreau. C'est le système d'exploitation de l'homme par l'homme appliqué au sport.

Pourtant, on entend dire que le sport pourrait aider à démocratiser des pays.

À l'époque, Georges Marchais, secrétaire général du Parti communiste français, expliquait qu'aller aux Jeux olympiques de Moscou en 1980, ce n'était pas aller en URSS, mais se rendre aux Jeux olympiques ! L'idée était que les JO sont une structure extraterritoriale. C'est toujours la même rengaine, selon laquelle le sport ne serait pas politique. On sait bien pourtant qu'à Moscou, tous les journalistes étaient fliqué-e-s, les dissident-e-s étaient psychiatisé-e-s, les prostituées mises à la campagne. Les gens ont accepté d'aller à Moscou, capitale du goulag. De même, la Coupe du monde de football de 1978 en Argentine a été organisée par des militaires fascistes, entre des barbelés gardés par des chiens policiers et des mitrailleuses.

Le sport a la vertu de dissimuler sous son côté anodin, bon enfant, populiste, ses propres fonctions politiques réactionnaires. Même au niveau local, le sport est financé par les collectivités aux mains des politiques de droite comme de gauche. Et quand Chirac reçoit les champions, cela renforce le consensus national autour du prestige des médailles. Les grandes compétitions internationales sont des événements politiques. Les militant-e-s devraient comprendre, s'ils ne sont pas débilité-e-s par le sport, qu'elles sont intégrées dans une stratégie du capital multinational. Le sport est un phénomène de manipulation de masse au niveau de la télé, de la publicité, du discours politique. Le sport est l'idéologie dominante du moment, d'autant plus virulente qu'elle n'est pas dénoncée comme telle.

La candidature de la ville de Paris aux JO de 2012 n'allait-elle pas dans ce sens ?

L'idée était de créer un événement de prestige. La municipalité socialiste de Delanoë et la droite avaient fait alliance avec les multinationales dans un comité de candidature d'union sacrée. C'était un bloc d'intérêt capitaliste qui visait à promouvoir une politique du développement du capital à Paris. Sous couvert de développement du sport, des équipements devaient être construits pour une élite. On devait même bâtir un vélodrome pour une cinquantaine de professionnels. Quand on prend la piscine olympique de l'Institut national du sport et de l'éducation physique, qui se trouve à Vincennes, on constate que ce ne sont pas les gamins du 93 qui en profitent, mais une cinquantaine de « batracien-ne-s » qui passent leur temps à nager dedans. Autrement dit, le-la contribuable finance les structures pour des champion-ne-s privilégié-e-s. Ce qui n'a aucun intérêt. Car quel est l'intérêt de produire des champion-ne-s ?

On a aussi vu deux choses qui se reproduisent chaque fois. D'abord le consensus national autour du sport et qui va quasiment de l'extrême droite à l'extrême gauche. Quatre groupes parlementaires ont signé un communiqué commun. Ensuite, on a eu affaire à une propagande d'État quasi totalitaire. Les entreprises publiques, les médias, les administrations, les sponsors ont organisé un matraquage idéologique sans précédent qui n'était pas sans rappeler le rouleau compresseur en faveur du « oui » lors du referendum sur la Constitution européenne.

Propos recueillis par **Gildas et Laurent**, mis en forme par **Gildas**

1. *Halte aux Jeux*, Livre de Poche (2005), 122 p.

AUX ORIGINES DU SPORT

Le sport n'est pas seulement une activité physique, c'est aussi et surtout une institution sociale complexe qui le démarque des jeux populaires du passé.

CRITIQUER LE SPORT, c'est aussi questionner sa naissance et sa spécificité au regard des activités physiques passées, fussent-elles olympiques et en Grèce ancienne. Selon Bourdieu, l'activité physique ne devient sportive qu'« à partir de quand s'est constitué un champ de concurrence à l'intérieur duquel s'est trouvé défini le sport comme pratique spécifique, irréductible à un simple jeu rituel ou au divertissement festif »¹.

Le sport s'autonomise en tant que champ spécifique – et ce, dès le XIX^e siècle² –, selon les vecteurs habituels de constitution d'un champ : construction d'enjeux qui lui sont internes, création de carrières professionnelles (et donc d'un capital sportif à proprement parler), mise en place de structures sociales et d'institutions, d'événements spécifiques, etc. Ce qui revient à dire que ce qui fait le sport aujourd'hui, ce n'est pas tant qu'il y ait des ballons et des gens pour courir derrière, mais bien plutôt qu'il existe des cours d'EPS, des cursus scolaires dits « sport-études », des clubs, des fédérations, des compétitions, des règles internationales, etc.

Si le sport devient un champ social à part entière, cela ne doit pas faire oublier que ses origines sont marquées : « Le passage du jeu au sport proprement dit [s'est] accompli dans les grandes écoles réservées aux "élites" de la société bourgeoise, dans les *public schools* anglaises où les enfants des familles de l'aristocratie ou de la grande bour-